

ENTRE
LES
FEUILLES

LES AMITIÉS ARTISTIQUES DE GIAN MANUEL RAU

Il cite, pour livre d'inspiration, *Le livre de l'intranquillité* du poète portugais Fernando Pessoa. Et l'on extrait de cette *bible de la pensée - journal intime* incontournable, ce court passage : « Je sais que je me suis éveillé, et que je dors encore. Mon corps ancien, recru de ma fatigue de vivre, me dit qu'il est bien tôt encore. Je me sens fébrile de loin. Je me pèse à moi-même, je ne sais pourquoi...

Dans une torpeur lucide, lourdement incorporelle, je stagne, entre sommeil et veille, dans un rêve qui n'est qu'une ombre de rêve. Mon attention flotte entre deux mondes, et voit aveuglément la profondeur d'un océan, en même temps que la profondeur d'un ciel ; et ces profondeurs se mêlent, s'interpénètrent, et je ne sais plus ni où je suis, ni ce que je rêve.

Un vent plein d'ombres souffle la cendre de projets morts sur ce qu'il y a d'éveillé en moi. D'un firmament inconnu tombe une rosée attiédie d'ennui. Une angoisse immense et inerte manipule mon âme de l'intérieur, et confusément me change, comme la brise change le contour de la cime des arbres.

Dans ma chambre tiède et morbide, ce moment avant-coureur du petit matin, au-dehors, est un simple frémissement de la pénombre. Je suis tout entier dans un état vague et paisible... Pourquoi faut-il donc que le jour se lève ?

Je m'apaise avec une vague lenteur. Je m'engourdis. Je fluctue dans l'air, moitié veillant, moitié dormant, et voici que surgit une autre sorte de réalité, et moi au beau milieu, surgit de je ne sais quel ailleurs...

Elle surgit — mais sans effacer la plus proche, celle de cette chambre tiède —, elle surgit, cette étrange forêt. Dans mon attention également captive les deux réalités coexistent, telles deux fumées qui se mêleraient.

Comme il est net, dans son propre monde et dans l'autre, ce paysage transparent ! »

Puis Gian Manuel Rau partage deux images. La première est une photographie de Francesca Woodman, que l'on choisit parce qu'il indique son nom aux côtés d'Anne Voeffray et Esther Vonplon (dont on a tant aimé le travail *Gletscherfahrt* 2013-2015 consacré aux glaciers et pour lequel Stephan Eicher signe une sublime bande son...) et parce que ce tableau intitulé *Spring in Providence #1* datée de 1976 condense la douceur et la douleur dont cette artiste fut capable. On la voit debout, de noir vêtue, regardant à l'opposé d'une longue page blanche qui se déploie à ses côtés, linceul ou rivière nue, et tout y est mystérieux, et tout y est tendrement mordant, comme une aube au bord d'un précipice.

La seconde image est le fabuleux *Night Watch* de l'artiste américain Cy Twombly, tableau peint en 1966. Sur un fond noir mouvementé, le geste répétitif d'un trait blanc comme dessiné à la craie esquissant une boîte, des boîtes, des rectangles ou des carrés entremêlés, enchevêtrés. On y flotte autant qu'on y sent une déchirure. Quelque chose de secret. Une poésie.

Alors Gian Manuel Rau nomme un film, pour repère. *Sátántangó* de Béla Tarr, chef-d'œuvre qu'une autre photographe - Suzan Sonntag - vénérât (mais comment ne le pourrait-elle pas ?). *Sátántangó* de Béla Tarr est un tourbillon pour les sens, un opus noir-blanc à la lumière incandescente, où chaque seconde fait tableau, où les regards sont plus grands que les Hommes. Aidé par le travail inestimable de son épouse, Ágnes Hranitzky, coréalisatrice, Béla Tarr signe avec ce film l'un des sommets du septième art. Ainsi surgit, qu'il invite également, l'œuvre de l'artiste américaine Julie Becker (1972-2016), explorant à partir de ses propres expériences de vie dans des espaces précaires un monde où tout organise la solitude et l'éloignement. Travaillant sur l'installation, la sculpture, le dessin, la vidéo et la photographie, Becker a construit de vastes mythologies éliminant les hiérarchies et déchirant le rêve américain.

Enfin, vient la musique, celle que Gian Manuel Raul écoute avec patience, attention, et joie. Celle qu'il désire, et qui l'entoure. Lorsqu'il répond à la question : quelle musique vous inspire ? Il ne donne qu'un seul titre : le silence.

**EXTRAITS DE VIOLAINE SCHWARTZ,
*LE VENT DANS LA BOUCHE, P.O.L, 2013***

« Oui.

Le vent sifflera dans mon micro, couvrira quelques mots mais je continuerai sans me défaire et je raconterai tout depuis le début. »

EXTRAITS DE LA BIOGRAPHIE *FRÉHEL* DE NICOLE ET ALAIN LACOMBE, BELFOND, COLL. « VOIX », 1990, OÙ L'ON RETROUVE DES ANECDOTES RACONTÉES PAR FRÉHEL ELLE-MÊME. IL Y A DES JOURS OÙ L'ON AIMERAIT AVOIR LE TALENT DE SES RÉPLIQUES...

Fréhel, à 16 ans, est invitée à dîner chez Mollard (Brasserie célèbre de la rue Saint-Lazare) par le baron Camille de Lillers :

« Après [avoir mangé des huîtres] on nous a donné un bol avec un rond de citron qui faisait la planche. Moi qui toussais, j'ai jugé l'attention délicate de la part du baron. J'ai bien trouvé que mon grog manquait d'alcool, mais pour ne pas faire de peine au baron, je l'ai bu jusqu'au bout. Il a eu l'air gêné et je ne l'ai jamais revu. Il a dû retourner aux poseuses qu'il avait l'habitude de fréquenter.

Où avais-je appris, moi, l'usage d'un rince-bouche ? »

« Fréhel était une des plus jolies femmes de Paris, raconta un jour le chanteur Maurice Chevalier. En fait de plaisanteries, elle se permettait tout, et on lui pardonnait. C'est ainsi qu'un soir, s'adressant à une reine elle lui dit :

— Eh bien, ma vieille, tu ne crois pas que ton collier irait mieux sur mon cou que sur le tien ?

— Quand vous aurez mon âge, vous en aurez peut-être un, répondit la reine en souriant.

— Tu as raison, je ne suis pas encore assez moche pour avoir des bijoux. »